

Conversation avec Négar Djavadi

Votre nouveau livre transporte le lecteur dans un microcosme, dans l'Est parisien. Est-ce pour observer et restituer la réalité sociale, au quotidien, d'un quartier populaire ou bien pour donner à lire des pages de l'histoire de la capitale?

Il est vrai que l'essentiel de l'action se déroule dans les quartiers populaires de l'Est, néanmoins plusieurs personnages nous conduisent dans d'autres quartiers, du côté de la rive gauche. Justement, à l'origine du roman, il y avait le désir de parler de Paris, aujourd'hui, dans ce contexte de crises et de tensions, en essayant de saisir un large spectre de la société et de créer, malgré les différences, ou les indifférences, des liens entre eux. Mais très vite, je me suis aperçue de la permanence de l'Histoire dans cette ville et de la nécessité de tracer des ponts entre les époques. Par exemple, entre les tours Chappe, ancêtres du télégraphe, expérimenté pour la première fois en 1791 à Ménilmontant, et les réseaux sociaux, qui ont pour dénominateur commun le désir des hommes de communiquer de plus en plus vite.

Arène, c'est d'abord l'histoire de Benjamin Grossmann. Que dire de ce «gagnant»? Que comprend-il de ce qui lui arrive?

Benjamin Grossmann a grandi à Belleville. Passionné de cinéma, il est aujourd'hui un homme très en vue et courtisé puisqu'il est à la tête de l'unité de fictions françaises d'une plateforme américaine, BeCurrent, concurrente de Netflix. La réussite fulgurante et spectaculaire de ces entreprises de streaming, et l'engouement du public pour les séries, donnent à des gens comme Benjamin – une poignée dans le monde – une aura et une puissance incroyables. Au début de l'histoire, Benjamin perd son téléphone portable et cette perte l'entraîne dans un engrenage auquel il ne s'attendait pas. Au fur et à mesure, il découvre à quel point ce monde qu'il pense tenir dans sa main, et traduire chaque jour en images dans des fictions addictives et plébiscitées, lui est en fait inconnu. À un tel point qu'il s'est perdu lui-même en voulant à tout prix faire partie de BeCurrent.

Comment avez-vous travaillé vos personnages? Le roman en est peuplé d'une centaine, que le lecteur a le sentiment de connaître tous intimement, du moins dans leurs actes et leurs logiques, montrées sans outrance ni caricature, mais plutôt avec empathie.

Puisque le roman permet d'entrer dans la tête de chaque personnage, de suivre ses réflexions, ses pensées, j'ai tenté de les dessiner essentiellement à travers leurs faiblesses, leurs doutes, leurs frustrations, leurs chagrins, etc. Tous ces sentiments, ressentiments ou émotions qui dévoilent leur «face cachée». Cela permet, j'espère, une proximité plus importante avec le lecteur, tout en créant une distance avec le milieu dans lequel ils évoluent, avec les personnes qu'ils côtoient, qui, de fait, n'ont pas accès à cette part intime. Un personnage comme Stéphane Jahanguir Sharif, jeune extrémiste religieux, se voit ainsi débarrasser de son image controversée, et cela donne des clés pour comprendre son comportement.

La structure de votre roman réussit à épouser tout à fait l'idée de réseau, dans sa forme et sa narration. Elle est tenue par une intrigue redoutable : les événements que vous mettez en scène ont une dynamique propre qui déborde ses «acteurs». Ce roman est-il aussi une rêverie sur la dépossession et la noirceur?

Arène emprunte au roman noir ses ingrédients classiques comme le crime, le coupable, le policier, mais surtout la mise en relief du contexte social et politique dans lequel le crime a lieu. Le contexte préexiste à l'histoire et aux personnages. Les personnages viennent se greffer sur une réalité, déjà au bord de la rupture, où les informations, comme les émotions qu'elles suscitent, circulent à une vitesse vertigineuse. C'est pourquoi ils sont dépassés, sans cesse pris de court. À l'image de Paris, et sa forme d'escargot, l'histoire dépeint une spirale dans laquelle s'enfoncent les personnages, enchaînés virtuellement les uns aux autres. Et plus ils s'enfoncent, plus ils entraînent la ville, secouée par les tensions et la violence, avec eux.

Arène est-il pour vous l'occasion de retourner le «couteau» contre les marchands de fictions, de spectacles addictifs diffusés en séries?

Je serais mal placée pour «critiquer» les séries et les diffuseurs de ces séries! En revanche, ce qui m'interpelle, c'est l'ampleur du phénomène du divertissement (dans le sens pascalien du mot): se détourner de soi et des autres. Combien de temps devant les écrans à regarder les épisodes et les saisons qui vendent du réalisme, du vraisemblable; et donc combien de temps coupé du monde? Pendant ce temps, le monde continue à tourner, il se prend des décisions, des crises se profilent, des guerres se succèdent... Et l'autre question est: en quoi ces fictions, visionnées quotidiennement et en grande quantité, modifient-elles le rapport, surtout celui des jeunes générations, à la réalité? De quelle façon influencent-elles notre perception d'un événement, permettent-elles de biaiser avec les faits, provoquant des centaines de posts sur Twitter et autres réseaux? Les fake news sont un exemple évident de la «fictionnalisation» de l'information. Dans son livre, *La Vie aux aguets*, William Boyd décrit une espionne russe pendant la Seconde Guerre mondiale, spécialisée dans la désinformation pour déstabiliser l'ennemi. Or nous ne sommes pas en guerre et pourtant les mêmes techniques sont utilisées sans que cela pose vraiment un problème.

Quelle liberté le roman et la littérature vous donnent-ils?

La liberté d'imaginer des récits et des personnages en tenant uniquement compte de l'univers que j'ai envie d'explorer ou de raconter, de la logique de l'histoire, et non de celle d'une industrie. Contrairement au roman, le scénario est avant tout un outil au service d'une imposante machinerie. Si je devais comparer, je dirais que pour moi le scénario c'est comme nager dans une mer où entrent et sortent tout un tas de gens d'horizons différents, alors que le roman ressemble à une plongée dans les profondeurs d'un monde opaque et inconnu qui ne se révèle qu'au fur et à mesure de l'avancée.

NÉGAR DJAVADI

Arène

Quand la réalité
vire à la fiction

LIANA LEVI

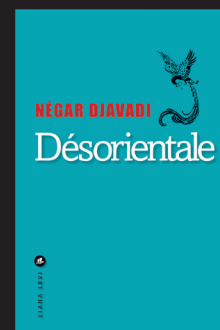


Négar Djavadi est romancière et scénariste. Née à Téhéran en 1969, elle grandit à Paris. Après des études de cinéma à Bruxelles, elle débute derrière la caméra au poste d'assistant opérateur. Pendant dix ans, elle participe au tournage d'un grand nombre de films (Jacques Rivette, Tonie Marshall, Zabou Breitman...). Son premier scénario, primé, la décide à se consacrer à l'écriture. Téléfilms, séries, elle enchaîne les projets de création et d'adaptation. En 2016, elle publie son premier roman, *Désorientale*, unanimement salué par la critique, véritable succès de librairie, traduit en une dizaine de langues.

© Philippe MATSAS/Leextra/Éditions Liana Levi



Dans la presse



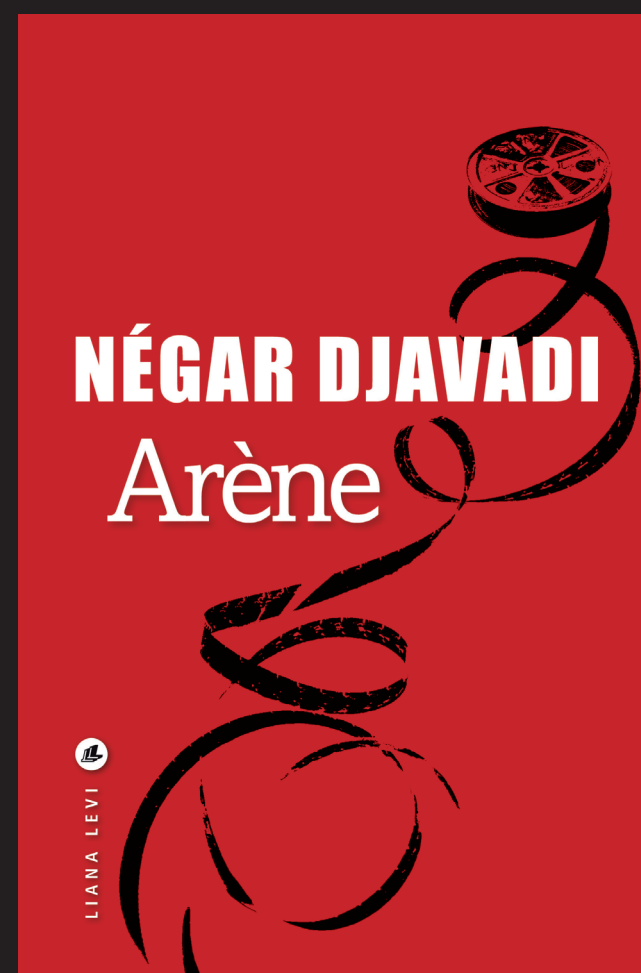
« Une voix qui nous enchante autant qu'elle nous étreint. »
Le Monde des livres

« Si elle a compris quelque chose, c'est qu'il faut oser : avoir le courage d'épingler les travers d'un pays dans lequel on n'est pas né mais qu'on a patiemment fait sien, savoir le critiquer pour mieux l'aimer. [Une] leçon d'audace. »
La Croix

Arène. Le monde de la fiction, Benjamin Grossmann en connaît les règles : son père était régisseur, sa mère monteuse, lui aussi est du métier. Diffuseur de séries, il est l'un de ces nouveaux chamanes des plateformes qui savent répondre à la demande de millions d'abonnés en histoires fortes, denses, émouvantes, racontant avec un réalisme fascinant les tragédies humaines et leurs violences. C'est du moins ce qu'il veut croire depuis qu'il a été promu chef du département France de BeCurrent, leader dans l'univers du flux. Depuis cette date, il n'a pas pris la peine de rendre visite à sa mère, mais ce soir, il sacrifie une fête branchée pour aller la voir à Belleville, le quartier de son enfance. Des retrouvailles qui n'en seront pas, encore une fois manquées. Son malaise intérieur s'accroît lorsqu'il se rend compte que son téléphone portable a disparu. Il s' imagine qu'il vient de lui être dérobé dans le bar-tabac par un petit voyou en survêt. Il se met à le poursuivre du côté de la cité. Le lendemain matin il découvrira, par

une vidéo postée sur les réseaux, que le corps sans vie retrouvé par la police quai de Jemmapes, au beau milieu d'un camp de migrants, est celui de l'adolescent avec lequel il a eu une altercation dans la nuit. Est-il responsable de cette mort ? Une seule certitude : son téléphone a bel et bien disparu. La vidéo, aussitôt virale, aura raison du fragile équilibre de son existence, du quartier et de ses habitants...

En choisissant pour « arène » le triangle Belleville-Jaurès-Buttes-Chaumont, Négar Djavadi nous plonge non pas dans une périphérie lointaine, mais en plein Paris, à une époque insurrectionnelle et émeutière. Avec maestria, elle met en scène sa population et ses logiques fatales, jeunes des cités, flics, mères de famille, travailleurs au noir, prédicateurs médiatiques, activistes, tous embarqués dans une terrible réaction en chaîne déclenchant des événements incertains dont l'élucidation restera impossible. Un roman qui surpasse le meilleur des scénarios.



Parution 20 août 2020

Collection « Littérature française »

432 pages. 22 euros
ISBN : 979-10-349-0309-2
ISBN ePub : 979-10-349-0310-8

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse : Amélie Dor
Librairies, Salons : Élodie Pajot
Droits étrangers : Sylvie Mouchès